

**Robert HASSON**  
**(19 ans en 1943)**

Je suis né à Cuba car mes parents s'y trouvaient de 1923 à 1925. C'est ce qui m'a sauvé la vie.

Mes parents sont d'origine turque tout comme les grands-parents paternels (Nissim Hasson, Rachel Hillel) et maternels (David Calma et Esther Lévy). Ils se sont mariés à Constantinople vers 1922 et ont quitté la Turquie en 1923 pour Cuba.

N'ayant aucune formation, papa faisait du colportage. La famille de maman avait également quitté la Turquie en 1923 pour Marseille. Ma tante a demandé à sa sœur de venir la rejoindre. C'est ainsi que mes parents se sont retrouvés à Marseille en 1925. J'avais alors un an. Mon frère David est né en 1926. Il était considéré comme français par le gouvernement de Vichy, au contraire de mes parents, qui n'ont même pas été reconnus comme turcs par le Consulat de Turquie et ont été considérés comme apatrides. Quant à moi, né à Cuba, j'étais cubain. Au moment des déportations, ces différences auront du poids. Nous avons été raflés dans la rafle de l'Opéra.

*Samedi 23 janvier 1943* à une heure du matin, des coups violents sont frappés à notre porte d'entrée. « Ouvrez. Police ! » Mon père apeuré ouvre la porte : « Montrez-moi vos papiers », puis : « Combien êtes-vous dans l'appartement ? » Il y avait mon père Victor (46 ans), ma mère Donna (43 ans), mon frère David (17 ans) et moi (19 ans).

Mon frère et moi nous sommes levés. Maman étant malade est restée couchée. Nous avons pu voir deux gardes mobiles qui vérifiaient les papiers tendus par mon père. Ces papiers portaient en gros caractères rouges la mention : « Juif ». Mon père ayant respecté les instructions de la police vichyssoise, pensait que l'interrogatoire en resterait là. « Habillez-vous rapidement et suivez-nous jusqu'au commissariat pour le contrôle de vos identités » – « Ma femme est alitée, peut-elle rester couchée ? » – « Aucune importance, qu'elle vienne aussi, il n'y en aura pas pour longtemps ».

Nous nous habillons à la hâte. Personnellement, je pensais que ma composition de math pour le lendemain était bien compromise. Nous voici dans la rue. D'autres personnes, en rang, nous y attendaient. On nous demande de nous mettre à la queue. Quelques voisins se mettent aux fenêtres et assistent à notre départ pour le commissariat de la rue Tapis Vert, à une centaine de mètres de l'endroit où nous nous trouvions.

À l'entrée du commissariat, et sur deux rangées, une dizaine de gardes mobiles, fusil en bandoulière, nous firent signe d'avancer vers le fond de la salle. Là, je vis l'un de mes cousins (Fresco), bras levés, interrogé par un inspecteur très désagréable. À notre tour, nous avons décliné nos identités, montré nos cartes d'identités et cartes d'étudiants. On nous a demandé ensuite d'attendre au fond de la salle.

Peu de temps après, deux fourgons se sont arrêtés devant le commissariat. On nous y fit monter, puis nous nous dirigeâmes vers la prison des Baumettes.

*Dimanche 24 janvier 1943* à 6 heures du matin, nous quittons la prison des Baumettes en cars de police.

Nous traversons Marseille à vive allure, par le Prado et la rue de Rome. Nous nous posons tous la même question : « Où nous emmène-t-on ? » Certains lancent par les fenêtres, sous le regard indulgent des deux gendarmes qui étaient chargés de nous escorter, des messages destinés à leur famille. Nous sommes finalement conduits à la gare d'Arenc. Les cars pénètrent sur le quai. Un groupe de soldats allemands et de gendarmes français nous y attend.

À notre descente, les soldats arment leur fusil-mitrailleur. À l'aide de chiens policiers on nous fit monter dans des wagons à bestiaux qui se trouvaient devant nous. Nous étions serrés les uns contre les autres. « Schnell ! Schnell ! » Je dois avouer, qu'à ce moment-là, je me suis rendu compte de la gravité de la situation. J'ai pu monter dans le même wagon que mon père. Mon frère était dans un autre. Quant à maman, que je n'avais pas revue, elle devait certainement se trouver dans le wagon réservé aux femmes.

Notre wagon fut rapidement plein. La grande porte se referma dans un bruit sourd et nous nous sommes trouvés dans le noir. Au début il y a eu quelques plaintes, mais la grande majorité était silencieuse, comme moi et mon pauvre père. Nous étions prostrés.

Nous avons attendu ainsi toute la journée du 24 janvier. En milieu de journée, la fatigue (nous étions toujours debout), la chaleur et surtout la soif avaient considérablement changé l'atmosphère. Certains prisonniers, tapant contre les parois, réclamaient à boire. La pagaille était à son comble, lorsque la porte s'est entrouverte et que l'on nous eu jeté quelques miches de pain. Ce fut la ruée vers ce pain.

N'en pouvant plus, je me suis surpris à crier : « Arrêtez-vous bande de sauvages. Vous vous conduisez comme des bêtes... ! » À mon grand étonnement, tout le wagon s'est calmé, attendant la suite. Le scoutisme m'a beaucoup servi à ce moment-là. Je continuais sur le même ton : « Nous allons nous diviser en équipes. Alignez-vous de façon que je puisse voir les rangées ». Ce qui fut fait dans un ordre très relatif. Je vérifiais le nombre d'hommes par rangées. Le calme était revenu.

Je demandais au premier homme de chaque file de venir près de moi, autour des miches de pain. Par chance, quelqu'un avait sur lui un petit couteau. Difficilement et avec beaucoup de patience, j'ai pu partager les miches en parties à peu près

égales. Je demandais à chaque chef de file de bien vouloir distribuer ce pain à chaque homme de son équipe. Le calme était définitivement revenu car nous étions à jeun depuis six heures du matin. Peu de temps après, le train s'est mis en marche très lentement, ce qui, malgré tout, nous a permis d'avoir un peu de fraîcheur. La question qu'il fallait ensuite résoudre était celle des WC. Un angle du wagon a été réservé pour cet usage. La question d'eau s'est ensuite posée. Malgré le froid, nous avions énormément soif. Heureusement le train s'est arrêté à une gare, nous avons pu avoir un grand seau d'eau, porté par deux Français en civil, accompagnés de deux soldats allemands. Il nous a été impossible de savoir où nous étions. Les Français avaient reçu des ordres précis.

Nous avons laissé s'asseoir les plus âgés, les autres restant toujours debout. On me demanda, une nouvelle fois, de trouver une solution. Il me revint l'idée de reformer mes files d'hommes. De faire asseoir le dernier de la file, jambes écartées, puis le suivant de la même manière, jusqu'au premier. J'ai pu obtenir ainsi que tout le monde soit assis bien qu'un peu serré. La fatigue aidant nous avons pu ainsi sommeiller.

Durant la nuit, quatre détenus sont devenus fous et poussèrent des cris stridents.

Nous avons ainsi voyagé jusqu'au lundi 25 janvier. Le train s'arrêta à une gare. On nous fit sortir. Nous étions arrivés à Compiègne et on nous amena au camp français de Royallieu.

Toute ma famille a été déportée. Je suis le seul rescapé. Mon père, ma mère et mon frère sont morts à Sobibor et à Auschwitz.